

mina la boussole avec plus d'attention, la tourna et la retourna dans tous les sens, et la voyant toujours dirigée du même côté, il la prit avec précaution, la rendit à Park, en lui disant que c'était un instrument magique trop dangereux pour qu'il osât le garder.

Les principaux Maures s'étant rassemblés deux jours après dans la tente d'Ali, on délibéra sur ce que l'on ferait de Park; les uns furent d'avis de l'égorger, d'autres de lui couper la main droite, enfin le frère du roi proposa de lui crever les yeux, parce qu'ils ressemblaient à ceux d'un chat. Cette idée fut applaudie, mais Ali voulut en différer l'exécution jusqu'à ce que Fatime, sa femme, qui voyageait plus au nord, eût vu l'homme blanc.

Park instruit de ces particularités par le fils du roi, alla le lendemain dans la tente de ce prince où il y avait déjà plusieurs chefs, et lui demanda la permission de retourner à Djarra; elle lui fut refusée sous prétexte que la reine n'était pas de retour; on lui promit qu'alors il l'obtiendrait, et qu'on lui rendrait son cheval.

Park n'ayant aucune espérance de pouvoir s'échapper dans cette saison à cause de l'excès de la chaleur et du manque d'eau dans les bois, prit son parti d'attendre patiemment le commencement de la saison des pluies, ou quelque cir-

constance heureuse. Un jour, ennuyé de l'obsession des nègres, il était allé se coucher à l'ombre de quelques arbres à une petite distance du camp; aussitôt le fils d'Ali, à la tête d'une troupe de cavaliers, accourut pour l'arracher de là; l'un d'eux l'ajusta même avec son pistolet qui par deux fois ne partit pas. Amené à la tente d'Ali, Park voulut savoir en quoi il avait offensé le roi; il apprit qu'on lui avait supposé le dessein de s'évader, et qu'en conséquence, quiconque le rencontrerait hors du camp était autorisé à lui brûler la cervelle.

L'importunité des femmes maures le tracassait beaucoup. Le 25 mars, il en vint une troupe dans sa tente pour vérifier si la circoncision était en usage chez les chrétiens. Park se tira d'embarras en homme d'esprit, il dit à ces femmes que dans son pays ce n'était pas l'usage, dans ces sortes d'affaires, de donner devant tant de jolies femmes les preuves exigées; mais que si elles voulaient se retirer à l'exception d'une seule qu'il indiqua, et qui était la plus jeune et la plus belle, il satisferait sa curiosité. Elles prirent fort gaîment la plaisanterie, et s'en allèrent toutes en riant aux éclats. Celle pour laquelle il avait montré sa préférence, ne fut pas choquée de l'hommage qu'il lui avait rendu, car bientôt après elle lui envoya une jatte de lait et de farine.

Quelques jours après Park monta à cheval avec

Ali, qui le conduisit dans quatre des tentes de ses femmes ; dans chacune on le régala d'une jatte de lait et d'eau. Toutes ces femmes étaient extrêmement grasses ; elles adressèrent à Park des questions sans nombre, examinèrent sa peau et ses cheveux avec une extrême attention, mais en affectant de le regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur ; elles fronçaient le sourcil et levaient les épaules quand elles regardaient la blancheur de sa peau.

Le 10 avril le son du tabala ou grand tambour, annonça la célébration d'un mariage dans la tente voisine de celle de Park. La curiosité l'y attira, l'assemblée était nombreuse ; la gaieté n'y régnait pas ; on ne chantait ni ne dansait. Une femme battait le tambour, toutes les autres poussaient à la fois et à intervalles égaux un cri glapissant ; en même temps elles remuaient la langue d'un coin de la bouche à l'autre, avec une grande célérité. Ennuyé de ce spectacle, il s'était retiré dans sa tente où il commençait à s'endormir, lorsqu'une vieille femme entra, lui apportant disait-elle, un présent de la mariée, et en même temps lui versa sur la tête le contenu d'une grande gamelle qu'elle tenait à la main. Park y reconnaissant l'espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés, crut que la vieille lui jouait un tour ; mais la vieille lui

assura très-sérieusement, qu'en cas pareil, les jeunes Maures recevaient toujours avec reconnaissance une faveur aussi distinguée.

Un mois entier s'était écoulé depuis que Park languissait dans le camp des Maures ; la nuit seule apportait du soulagement à ses maux, parce qu'alors on le laissait tranquille. Pour alléger son ennui, il essaya d'apprendre à écrire l'arabe. Il s'aperçut qu'en fixant ainsi l'attention des Maures, ils devenaient moins importuns. Dès qu'il lisait dans les yeux de quelqu'un d'entre eux une intention malicieuse, il le pria aussitôt d'écrire quelque chose sur le sable, ou de déchiffrer ce que lui-même y écrivait, et par fierté le Maure accédait volontiers à cette demande.

Ali voyant que Fatime ne venait point, partit le 16 avril à minuit de son camp de Benoun avec un petit nombre d'hommes ; Park ne le suivit pas. Mais le 30, sur un avis que le roi de Bambara s'avancait avec une armée pour se venger du refus d'Ali, de lui envoyer des troupes auxiliaires, les Maures levèrent le camp et marchèrent au nord. Le 3 mai l'on arriva au camp d'Ali, placé au milieu d'une grande forêt près de Boubeker, ville nègre.

Park fut présenté à Fatime qui d'abord parut choquée de voir un chrétien si près d'elle, mais

quand il eut, par le moyen d'un jeune nègre qui savait l'arabe et le mandingue, répondu à plusieurs de ses questions, elle eut l'air plus à son aise et lui présenta une jatte de lait, ce qui lui sembla d'un favorable augure.

La chaleur était excessive; l'on se trouvait dans le désert, l'eau était plus rare qu'à Benoun: Park en souffrait plus que tout autre, quoique Fatime lui donnât de l'eau deux à trois fois par jour, et qu'Ali lui eût permis d'avoir une outre à lui. « Mais toutes les fois, dit-il, que mon nègre Demba s'approchait du puits pour la remplir, les cruels Maures le repoussaient à coups de bâton; ils s'étonnaient que l'esclave d'un chrétien osât tirer de l'eau des puits creusés par les musulmans. Leur brutalité finit par effrayer tellement Demba, qu'il aurait, je crois, préféré de mourir de soif, plutôt que d'aller essayer de remplir son outre. Il se contentait de demander de l'eau aux nègres esclaves; je suivais son exemple: cela ne me profitait pas beaucoup. Une nuit que j'avais en vain mendié de l'eau dans le camp, je me décidai à tâcher de m'en procurer à des puits éloignés d'un demi-mille; je partis à minuit, et guidé par le mugissement du bétail, j'y arrivai bientôt. Des Maures y puisaient de l'eau; je les priai de me laisser boire, ils me repoussèrent en m'accablant d'injures. Il n'y avait près d'un autre

puits qu'un vieillard et deux enfans; j'adresse ma demande au vieillard; aussitôt il me présente un seau qu'il vient de remplir, mais, comme j'en approche, il se rappelle que je suis chrétien, et craignant que le seau ne soit souillé par le contact de mes lèvres, il verse l'eau dans une auge et me dit d'y boire. L'auge était très-petite, et déjà trois vaches y buvaient; cependant je me décidai à prendre ma part de l'eau; je me mis à genoux, je passai ma tête entre celles de deux vaches, et je bus avec grand plaisir. »

Tout annonçait l'approche de la saison des pluies, époque à laquelle les Maures s'éloignent du pays des nègres pour s'enfoncer dans le Sahara. Park espérait qu'alors son sort se déciderait, il attendait ce moment avec impatience; un événement inattendu le hâta. Des fugitifs du Kaarta ayant imploré le secours d'Ali contre Daisy, leur roi légitime, ce prince prit le parti d'aller à Djarra pour traiter avec eux. Park obtint, par l'entremise de Fatime, la permission de l'accompagner, et le 26 mai partit à cheval, suivi de ses deux domestiques. A midi l'on fit halte. Ali et cinquante cavaliers maures occupèrent les tentes de quelques pasteurs qui étaient voisins des puits; comme tout le monde ne put y trouver place, une troupe nombreuse coucha au grand air.

« Pendant la nuit, dit Park, le ciel fut sillonné

par des éclairs du côté du nord-est; vers le point du jour il s'éleva un vent violent qui continua sans interruption jusqu'à quatre heures après midi, emportant une prodigieuse quantité de sable dans l'ouest. Dans certains momens, il était impossible de tenir les yeux ouverts. Le bétail et les chevaux étaient si tourmentés par les particules de sable qui leur entraient dans les yeux et dans les oreilles, qu'ils couraient de tous côtés comme des furieux; j'étais sans cesse exposé au risque d'être écrasé sous leurs pieds. »

Le 28 les Maures ayant sellé leurs chevaux, l'un d'eux prit Demba par le bras, en disant qu'à l'avenir Ali serait son maître, et que ce nègre, ainsi que tout ce qui appartenait à Park, excepté son cheval, appartenait au roi; quant à Johnson, on le laissa. Park courut à la tente d'Ali, et se plaignit avec beaucoup de chaleur de ce qu'on privait de sa liberté un nègre qui n'était pas esclave. Ali ne répondit à ce discours que par un coup-d'œil dédaigneux et un sourire méchant, et en criant à son interprète que si Park ne montait pas tout de suite à cheval, il allait le renvoyer à Boubeker avec son nègre. Park, ayant serré la main de cet infortuné et mêlé ses larmes avec les siennes, lui dit adieu, en lui promettant de faire tous ses efforts pour le racheter.

Arrivé à Djarra, Park alla loger chez Daman

Djemma qu'il chargea de négocier auprès d'Ali le rachat de Demba. Ali avait de la répugnance à le céder, de crainte qu'il ne passât de nouveau au service de Park et ne l'aidât à pénétrer dans le Bambara. Il différa donc de rendre une réponse positive, cependant il dit à Daman que s'il voulait acheter Demba pour le garder chez lui, il le lui vendrait au prix ordinaire. Daman accepta le marché.

Cependant les fugitifs du Kaarta ayant offert de prendre à leur solde deux cents cavaliers d'Ali, leur proposition fut acceptée; il leur fit de grandes protestations d'amitié, et leur demanda d'avance deux cents têtes de bétail, deux cents vêtemens de toile de coton bleue, une quantité considérable de verroterie et d'autres objets de luxe. Cette première condition fut remplie le 2 juin; le même jour Ali, partit pour Boubeker et fit dire à Park que, devant bientôt revenir à Djarra, il lui permettait de rester chez Daman jusqu'à son retour.

Huit jours après, des fuyards du Casson racontèrent que leur pays avait été saccagé par Daisy, roi de Kaarta. Des fugitifs de ce dernier royaume ne tardèrent pas à ajouter que Daisy, instruit du projet de plusieurs de ses sujets qui, retirés chez les Maures, voulaient l'attaquer, marchait en personne sur Djarra. Les rebelles firent aussitôt demander les deux cents hommes qu'Ali leur avait promis;

il leur répondit que ses cavaliers étaient employés ailleurs. Abandonnés par les Maures, et sachant bien que Daisy ne leur ferait pas de quartier, les fugitifs du Kaarta se réunirent au nombre de huit cents hommes; ils entrèrent le 18 juin dans cette contrée.

« Tous les efforts tentés jusque là pour racheter Demba, avaient été inutiles, dit Park, il paraissait probable que ceux que l'on ferait n'auraient pas plus de succès tant que je resterais dans le pays; je pensai donc qu'il était nécessaire de songer à me mettre en sûreté avant la saison des pluies. Daman, mon hôte, qui commençait à craindre de n'être pas payé de tout ce qu'il avait fait pour moi, désirait beaucoup de me voir loin de chez lui. D'un autre côté Johnson, mon interprète, refusait de m'accompagner plus loin; ma situation devenait très-embarrassante. En restant où j'étais, je m'exposais à devenir victime de la barbarie des Maures, et en me mettant seul en route, je devais, suivant toute apparence, éprouver d'extrêmes difficultés, soit parce que je n'aurais pas de quoi acheter des provisions, soit parce que je ne pourrais pas me faire entendre. Mais retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de mon voyage, était à mes yeux un bien plus grand malheur. Je résolus donc de profiter de la première occasion de m'échapper, et d'aller directement dans le Bambara, dès qu'il aurait tombé assez de

pluie pour que je fusse certain de trouver de l'eau dans les bois.

« Tels étaient mes projets, lorsque dans la soirée du 24 juin, j'entendis le bruit de quelques fusils tout près de la ville. J'appris que les fugitifs du Kaarta se réjouissaient du succès de leur expédition, pendant laquelle ils avaient pillé deux petites villes. Cependant les principaux habitans de Djarra n'étaient pas exempts de crainte, relativement à Daisy. Le 26 un espion vint annoncer que ce prince s'était emparé de Simbing, et que le lendemain il serait à Djarra. A cette nouvelle chacun fit ses préparatifs pour quitter la ville; les femmes passèrent la nuit à battre du grain et à emballer leur bagage; le lendemain à la pointe du jour, la moitié des habitans prit la route de Dina, pour gagner ensuite le Bambara. C'était un spectacle déchirant. A dix heures du matin, les vedettes donnèrent avis que l'armée des confédérés avait lâché pied sans tirer un coup de fusil, et que Daisy approchait. Il est impossible de peindre la terreur que cette nouvelle répandit dans la ville. Les cris des femmes et des enfans, la confusion générale, l'empressement que l'on mettait à se sauver, me firent croire que l'ennemi était déjà aux portes de Djarra. Quoiqu'à mon passage à Kemmou, Daisy m'eût montré beaucoup de bienveillance, je ne me souciais pas de

me mettre à la merci de ses soldats qui , dans le désordre du premier moment , pourraient me prendre pour un Maure. Je montai donc à cheval , et mettant devant moi un grand sac de maïs , je suivis lentement les fuyards.

« Quand nous fûmes arrivés au pied d'une colline rocailleuse , je mis pied à terre et je fis marcher mon cheval devant moi. Parvenu au sommet , je m'assis. Je voyais la ville et ses environs , et je ne pouvais m'empêcher de déplorer le sort de ses habitans qui s'enfuyaient , emmenant leurs vaches , leurs brebis et leurs chèvres , et n'emportant que quelques hardes et une petite quantité de provisions. »

Le soir , Park trouva Daman et Johnson à Kadjida ; il alla le lendemain avec eux à Queïra. Il y attendait tranquillement l'arrivée de quelques Mandingues qui devaient partir pour le Bambara , lorsque le 1^{er} juillet , il vit arriver le premier esclave d'Ali et quatre Maures qui venaient le réclamer pour le reconduire à Boubeker. Deux des Maures commencèrent par examiner son cheval ; l'un voulait le mener chez le douty , l'autre répondit que la précaution était inutile , parce qu'il ne serait pas possible à Park de s'enfuir sur une bête si exténuée. Ensuite ils s'informèrent de l'endroit où il couchait , et allèrent rejoindre leurs camarades.

Park , informé de ces détails , ne balança pas à prendre un parti extrême , car il était évident que s'il avait le malheur de retomber au pouvoir des Maures , il devait renoncer à la vie. Ayant résolu de se mettre à l'instant en route pour le Bambara , il fit part de ce projet à Johnson qui l'approuva , mais en même temps lui déclara positivement qu'il n'irait pas avec lui. Alors Park prépara son bagage qui consistait en deux chemises , deux pantalons , deux mouchoirs , une veste , un gilet , un chapeau et un manteau. C'était toute sa garde-robe , il ne lui restait pas un seul grain de verroterie , ni aucune marchandise pour acheter des vivres pour lui ou du grain pour son cheval.

A la pointe du jour , les Maures étant encore endormis , Park prit son paquet , passa légèrement par-dessus les nègres qui dormaient devant sa porte , monta à cheval , et dit adieu à Johnson , en lui recommandant d'instruire ses amis de la Gambie de son départ pour le Bambara.

A un mille de la ville , il se trouva près de puits appartenant aux Maures. Les pâtres le poursuivirent plus d'un mille de chemin en le huant et lui jetant des pierres. Quand il fut hors de leur portée , il se croyait à l'abri de tout danger ; tout-à-coup il entend de nouveau crier derrière lui ; il se retourne et voit trois Maures qui le poursuivent au grand galop , en brandissant leurs fusils à deux

coups. Il était inutile de songer à leur échapper, il retourne sur ses pas et marche à leur rencontre. Deux saisissent de chaque côté la bride de son cheval, le troisième lui présente le bout de son fusil, en lui disant qu'il fallait les suivre chez Ali.

Devenu indifférent à tout par l'excès de son malheur, Park se laissait tranquillement mener par les Maures; soudain sa position changea. En traversant des broussailles épaisses, un des Maures lui commande d'ouvrir son paquet; Park obéit. Ses conducteurs examinent le bagage, n'y voyant rien qui mérite la peine d'être volé, à l'exception du manteau, ils l'emportent. Park, auquel ce vêtement était extrêmement nécessaire, prie le Maure qui l'avait pris de le lui rendre; il le suit même à quelques pas en le lui demandant; peine inutile, le voleur décampe au galop avec un de ses compagnons. Le troisième voyant que Park s'apprêtait à courir après eux, donne un coup sur la tête de son cheval, le couche en joue, et lui défend d'avancer. Park s'aperçut alors que ce n'étaient que des brigands, et non des gens envoyés pour le prendre; il tourna donc la bride de son cheval vers l'est, et s'enfonça dans les bois, afin de n'être pas poursuivi; après avoir fait quelques détours, il trouva heureusement un chemin frayé.

Dès que le premier mouvement de joie de se voir délivré des Maures, fut passé, il reconnut

que sa position était encore déplorable, car il n'avait ni les moyens de se procurer sa subsistance ni la certitude de rencontrer de l'eau. Ayant aperçu un troupeau de chèvres paissant tout près du chemin, il s'enfonça dans le désert en marchant à l'est-sud-est, afin d'arriver plutôt dans le Bambara. Un peu après midi, la chaleur du soleil étant devenue plus ardente par la réverbération du sable échauffé, il se sentit affaibli par la soif. Il monta sur un arbre dans l'espoir de découvrir de la fumée ou quelque indice d'habitation humaine; il ne vit que des halliers épais et des collines de sable blanc.

A quatre heures, il se trouva tout-à-coup près d'un grand troupeau de chèvres; alors il fit entrer son cheval dans les broussailles afin d'examiner à son aise si les pasteurs étaient Maures ou Nègres. Bientôt parurent deux jeunes Maures qui, malgré ses invitations, ne s'approchèrent de lui qu'avec quelque défiance; ils lui apprirent que les chèvres appartenaient au roi Ali, qu'ils allaient à Dina où l'eau était moins rare, et qu'ils y resteraient jusqu'aux pluies; ils lui montrèrent en même temps leurs outres vides, en ajoutant qu'ils n'avaient point aperçu d'eau dans les bois.

Park se remit en route; sa soif était devenue insupportable. Son cheval était rendu de fatigue; il essaya de mâcher des feuilles d'arbustes; elles

étaient toutes amères, il n'en fut nullement soulagé. Un peu avant le coucher du soleil, il grimpa sur une colline, monta sur un arbre, et ne vit, comme auparavant, que des dunes de sable blanc entremêlées de halliers. Son cheval, que ne rebutait pas l'amertume des feuilles, les broutait; pour le laisser manger plus à son aise, Park allait le débrider, lorsque, saisi d'un étourdissement causé par la faiblesse, il tomba évanoui sur le sable.

En reprenant connaissance, il tenait encore dans la main la bride de son cheval; le soleil se couchait; la soirée était un peu fraîche; Park rappela tout son courage et résolut de continuer sa route à pied, aussi long-temps qu'il le pourrait.

Bientôt des éclairs dans le nord-est annoncèrent la pluie; le vent agita les buissons. Park ouvrait la bouche pour recevoir les gouttes d'eau, il n'avalait que du sable poussé par le vent, avec tant de force, qu'il fut obligé de monter à cheval et de se mettre à l'abri sous les arbres, afin de n'en être pas suffoqué. Le tourbillon cessa, la pluie lui succéda, et Park, descendu de cheval, étendit à terre tout son linge blanc pour recueillir la pluie; elle fut abondante pendant une heure; il tordit son linge et se désaltéra en le suçant.

La nuit était très-obscur; les éclairs seuls lui permettaient d'observer sa boussole pour guider

sa marche; vers deux heures il aperçut une lumière; en avançant il en découvrit d'autres, et entendit les mugissemens des bœufs et les voix des pâtres. Ayant reconnu des Maures campés auprès de plusieurs puits; il rentra dans les bois. Un peu plus loin, entendant le croassement des grenouilles, il se dirigea de leur côté et arriva près de mares bourbeuses.

Le lendemain il vit des colonnes de fumée à près de quatorze milles dans l'est-sud-est, il alla de ce côté, et avant onze heures, rencontra des champs auxquels des nègres travaillaient. Ils lui dirent que le village voisin était Schrilla, habité par des Foulahs et dépendant d'Ali. A ce nom, Park hésita, mais il avait faim, son cheval était rendu de fatigue, il risqua l'aventure et entra dans Schrilla. Démarche inutile, le douty ne voulut pas le recevoir, et lui refusa même une poignée de maïs. Park s'éloigna lentement de cette maison inhospitalière et arriva près de quelques huttes éparses hors du village. Une vieille femme d'un air respectable, assise à la porte d'une de ces chétives demeures, filait du coton. Park lui fit signe qu'il avait faim; à l'instant elle posa sa quenouille, et dit à Park en arabe d'entrer; elle lui servit un bon plat de kouskous, et donna du grain à son cheval. Park, par reconnaissance, lui fit présent d'un de ses mouchoirs de poche. Cependant les

villageois se rassemblèrent et parlèrent à la vieille femme ; quoique Park ne comprît pas bien la langue des Foulahs, il se douta qu'il était question de l'arrêter et de le conduire au camp d'Ali. Aussitôt il se remit en route, et de crainte qu'on ne le soupçonnât de s'être enfui de chez les Maures, il marcha au nord suivi par tous les enfans du village. A une certaine distance, délivré de leur importunité, il entra dans les bois, se mit à l'abri sous un grand arbre et s'endormit. Réveillé par des Foulahs qui le prirent pour un Maure, il partit, alla au sud-est, traversa un pays uni et fertile, reçut l'hospitalité chez des bergers nègres, et continua sa route dans les bois où il entendait fréquemment les hurlemens des bêtes féroces. Le 5 juillet il entra dans Ouavra, ville qui appartenait au roi de Bambara.

Park se trouvait enfin hors des atteintes d'Ali ; fort bien reçu par le douty, il dormait tranquillement sur une peau de bœuf ; la curiosité des nègres ne le laissa pas reposer long-temps ; ils s'étaient rassemblés en grand nombre pour savoir qui il était et d'où il venait ; les uns le prenaient pour un Arabe, d'autre pour un sultan maure. Le douty qui avait fait le voyage de la Gambie, leur dit qu'il était un blanc, et observa que d'après son apparence il devait être fort pauvre.

Le lendemain Park atteignit Dindjaï. Un vieux

Foulah qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda à son départ une boucle de ses cheveux pour en faire un saphi ou grigri, dans la persuasion qu'il lui procurerait toutes les connaissances des blancs. Park alla ensuite à Ouassibou et resta quatre jours dans cette petite ville, attendant un guide pour aller plus loin ; il partit le 12 avec quatre Kaartans fugitifs, qui ne pouvant vivre sous la tyrannie des Maures, venaient habiter le Bambara. Quand ils arrivèrent près de Satilé, la vue de tant de cavaliers réunis, causa un effroi passager aux villageois ; le 13 Park entra dans Gallon, grande ville située dans une vallée fertile, et le 14 dans Mourdia, ville considérable, fameuse pour son commerce de sel que les Maures viennent y échanger contre du millet et de la toile de coton. Les habitans sont mahométans et très-hospitaliers pour les étrangers.

Après avoir passé entre des collines rocailleuses où les Maures se cachent quelquefois pour piller les nègres, on gagna le plat pays ; on traversa les villages de Datlibou, Fanimbou, Ghiotorrou et Doulinkibou. On rencontra beaucoup de voyageurs et une caravane d'esclaves nègres conduits par des Maures qui allaient à Maroc par le grand désert. Park trouva les douty moins hospitaliers. A un repas où il fut invité chez un particulier, les femmes étaient admises dans la société, ce